Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 59 (1930)

Heft: 3

Rubrik: Surmenage et "malmenage" scolaires

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

par un accès de toux, à franchir, impérieux, le buisson derrière lequel les deux enfants échangeaient leurs confidences. Il apprendrait tout, il publierait tout, il punirait. Ce fut le premier mouvement, la complaisance dans l'amour-propre satisfait : enfin ! A la réflexion, il hésita. Ce triomphe lui parut commun, infiniment triste. Il tourna le dos au lilas, franchit, sur la pointe des pieds, une distance considérable. Puis, sûr d'échapper aux regards des malheureux, il traversa la cour à grandes enjambées, s'enfuit à l'église, toute verte de son cadre de feuilles et pria longtemps, la tête serrée dans ses mains. Quand il se releva, il avait les yeux rouges.

Les vacances n'amenèrent aucun changement, elles ne purent dissiper le malaise. La froideur dédaigneuse de Charles, à la longue, fondue sous le rayonnement de la grâce, se fit pitoyable. Il avait peur de son cœur trop faible, trop indulgent. Il se défendait, mal, contre un envahissement d'excuses, d'atténuations qui blanchissaient ses élèves.

Deux trimestres s'écoulèrent encore. L'incertitude renaissante rendait la vie commune presque intolérable. Charles avait recours à la fuite. Un jour passé dans sa famille le remplissait de sérénité, lui donnait l'illusion de l'oubli, et le bienfait de ce bain insensibilisait son âme durant toute une période.

Ce soir, le mal, plus fort que le remède, déferlait comme une vague. Les voix implorantes et plaintives des hommes, étouffées par le mugissement continu des accusations, des reproches, perdaient la chance d'être entendues. Charles Godel, la tête en feu, bourdonnante, se traîna jusqu'à la fenêtre où il s'accouda ; la nuit n'absorbait pas ses pensées, car en ce désert de l'âme que les flammes léchaient, Dieu mystérieusement semait la prière aveugle et tenace qui ébranle les portes du ciel, tandis que la fontaine frivole, déjà chantait ses airs d'été.

Edgar Voirol.

Surmenage et « malmenage » scolaires

Les *Etudes* des PP. Jésuites du 20 décembre dernier contiennent sur cette question un article intéressant du P. Datin, qui ne peut qu'intéresser nos lecteurs. En voici un résumé et quelques passages essentiels. Il vise surtout l'enseignement secondaire classique.

Y a-t-il surmenage ? Le P. Datin répond franchement oui, mais il est moins grave qu'on ne le dit et sa cause n'est pas uniquement l'enseignement. L'esprit de l'adolescent souffre plus d'un « malmenage » que d'un surmenage, du fait de la classe tout au moins.

Depuis le milieu du siècle dernier, on se plaint du surmenage scolaire. Des écrivains de renom dénoncèrent le péril de programmes surchargés et d'horaires trop étendus : Thiers, Laprade, Duruy, Gréard, Taine. L'Académie de médecine de Paris instituait sur ce thème un grand débat en 1886-87. Et le « désastre » du baccalauréat de 1929 a suscité dans la presse, dans les centres pédagogiques et médicaux, dans les familles, de nouvelles et âpres récriminations.

Surmenage ? Nos collégiens ont moins d'heures de classe qu'autrefois ; ils ont des vacances beaucoup plus longues. Trois heures de classe le matin, trois heures le soir, et tous les jours, c'était la règle. Aujourd'hui, on ne dépasse guère les 25 heures par semaine. Et les vacances commencent avant le 14 juillet (le syndicat des hôteliers exige le 1er juillet) et se terminent après le 1er octobre.

Mais il y a surmenage, certainement pour beaucoup de jeunes gens. Il s'explique par d'autres causes que l'enseignement. La vie de famille n'a plus la régularité paisible d'autrefois. Elle est une agitation continuelle, étourdissante et incessante, à laquelle on invite la jeunesse à prendre sa large part, ce à quoi elle se fait en général peu prier : soirées qui se terminent fort avant dans la nuit, visites, courses en ville ou dans les magasins, cinéma fréquent, excursions en autos, flirts et bals. Et si les devoirs en souffrent, si les notes sont en baisse, on impose des répétitions et des leçons particulières à la maison, — sans rien diminuer de la turbulente agitation à laquelle on donne le nom de vie de famille. Les jeunes n'ont plus une minute où flâner, où jouer, où se délasser avec un peu de calme et dans le silence.

Et puis, l'on veut que les adolescents terminent leurs études et soient bacheliers à dix-sept ans, voire à seize. Il est devenu presque un déshonneur pour une mère de devoir avouer que son fils n'aura son diplôme qu'à dix-huit ans. Un enfant normal est ainsi sacrifié à la vanité et à la mode, qui aurait passé ses examens entre 18 et 19 ans sans être épuisé, mais qui est fourbu un an ou deux ans plus tôt que ne le demandaient son âge et sa constitution. Ajoutez que ces études contre-nature abrutissent plutôt qu'elles ne développent l'intelligence.

On espérait remédier à la fatigue mentale par la pratique du sport. Mais le sport lui aussi fatigue. Les fièvres des matches, la course aux records est une cause d'épuisement qui s'ajoute aux autres. On a constaté que les heures de gymnastique, loin de reposer, étaient parmi celles qui causaient le plus de fatigue.

Il en est qui sont victimes de fautes d'hygiène dont les parents sont responsables, sommeil insuffisant, usage de boissons alcooliques, de café, de thé, et aussi de tabac.

Aussi bien le surmenage scolaire correspond moins à un excès de travail qu'à une déplorable organisation du travail et du repos, de l'hygiène et de l'alimentation.

Est-ce à dire que l'école doit être absoute ? Non, car elle est responsable d'un mal qu'on confond à tort avec le surmenage, qui l'aggrave : le « malmenage ».

Le « malmenage », que le P. Datin ne définit pas, consiste dans la déformation de l'intelligence et la déviation de son développement naturel par une organisation défectueuse des études.

Or, « malmenage » il y a. D'abord par l'augmentation du nombre des branches ; depuis 1880 on a ajouté au programme secondaire la cosmographie, la géologie, la minéralogie et l'hygiène. Ensuite et surtout par l'augmentation des matières de chaque branche. L'histoire devient un monstrueux assemblage de faits disparates ; à l'histoire politique se sont ajoutées l'histoire de la culture, l'histoire de l'art et l'histoire sociale. La géographie s'accroît de considérations et de statistiques économiques. Les langues vivantes sont de plus en plus poussées. Les connaissances à apprendre avant dix-sept ans ont doublé et triplé ; le cerveau est resté le même...

Et chaque professeur a la tendance d'aller jusqu'aux frontières de ce programme déjà pléthorique. Chaque professeur exige le maximum dans sa spécialité. Enseigner l'essentiel, laisser l'accessoire, dit-on. Mais pour le spécialiste, rien

n'est accessoire. Accablé de leçons et de devoirs, l'élève prend l'habitude, qu'il ne gardera que trop toute sa vie, de tout bâcler. « De là peut-être un trop grand nombre de devoirs sans orthographe, sans brouillon, sans correction et surtout sans ambition ; de là une certaine nervosité dans le travail et l'application scolaires, un certain scepticisme sur la valeur des examens, où les candidats doivent se confier de plus en plus à la chance et au hasard. Et puisque, en ce moment, nous traitons la question programme, en collaboration avec les médecins, nous sommes tout à fait d'accord avec la Faculté lorsqu'elle déclare que l'hygiène de l'esprit réclame moins de rester de longues heures sans travail qu'elle ne souffre de voir sauter et se brouiller, sur un même plan, sans recul, les notions disparates de toutes les sciences. Concevoir l'enseignement avec des horaires colossaux à la manière allemande, comme un entrepôt de connaissances, un entassement de notions plus ou moins pratiques, c'est nécessairement arriver, un jour ou l'autre, au surmenage et ne contenter personne. »

« Malmenage » conduisant au surmenage. Que faire ? se demander d'abord ce que c'est que la culture classique, puis adapter les études à la réponse, en passant outre aux réclamations des spécialistes.

La culture classique ? M. Herriot l'a justement définie : « Ce qui reste, quand on a tout oublié. » Elle ne se mesure pas à la multiplicité des notions reçues, et même retenues, mais « au degré d'avancement de l'esprit, à la profondeur dans la matière enseignée ». Pour obtenir ce résultat, il faut apprendre à l'élève l'attention, la réflexion, le sens élémentaire et le goût du vrai, de l'exact, du précis, quelque souplesse et puissance d'assimilation, non par la mémoire, mais par l'intelligence, le sens du beau, et aussi le sens du réel et du pratique. Or, rien ne vaudra la leçon des langues classiques, mais à condition de ne point la mutiler ni de l'annihiler par le chaotique amas des autres branches, à condition aussi de ne pas substituer à la haute et pénétrante étude des textes, qu'ils soient français, latins ou grecs, l'obligation de traduire vaille que vaille un nombre excessif de pages non plus que de créer un nouveau « malmenage » en continuant d'accabler les cerveaux d'un énorme manuel d'histoire de la littérature à apprendre et de notes critiques sans limites à propos de chaque vers des textes. On peut demander de nos écoliers non pas qu'ils travaillent moins, mais qu'ils soient à même de travailler plus intelligemment.

« Qu'on supplie enfin les examinateurs de poser des questions raisonnables. Ce sont eux qui, interprétant les programmes, obligent les professeurs et les auteurs de manuels à donner des détails qui font oublier les principes et les connaissances primordiales. » L'auteur touche ici au point vif du débat. De nombreux professeurs ne demanderaient pas mieux que d'être modérés. Ils gémissent les premiers de la besogne absurde et nuisible qu'on leur fait faire. Mais ils déclarent que les exigences des examinateurs les y contraignent. Pratiquement, tant que les examens sont ce qu'ils sont et tant que les examinateurs pensent n'accomplir leur tâche qu'en interprétant le programme jusqu'au delà du raisonnable, toute discussion est vaine et toute réforme sans effet.

L'Europe n'est pas à la veille de la révolution, car la révolution est déjà victorieuse, non pas partout sous sa forme anarchique et sanglante, mais dans le renversement des valeurs et des influences.

Dr A. Savoy.

On fait plus de bien par son caractère que par son esprit.